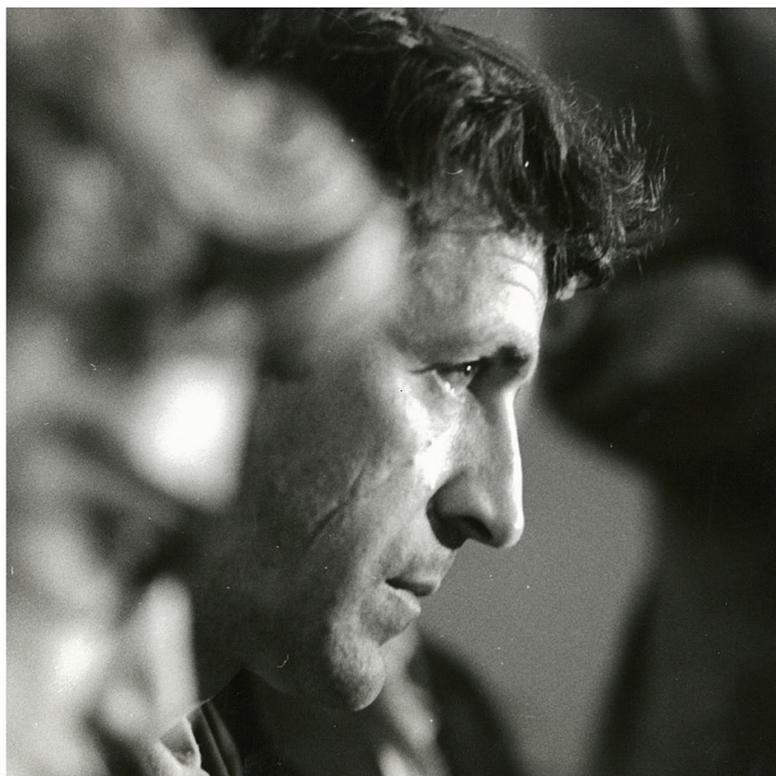


COSTA-GAVRAS

Va où il est
impossible d'aller



Mémoires

SEUIL

VA OÙ IL EST
IMPOSSIBLE D'ALLER

COSTA-GAVRAS

VA OÙ IL EST
IMPOSSIBLE D'ALLER

Mémoires

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-139392-7

© Costa-Gavras et les Éditions du Seuil, avril 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Τὰ μεγαλεῖα νὰ φοβᾶσαι, ὦ ψυχὴ.
Καὶ τὲς φιλοδοξίες σου νὰ ὑπερικήσεις
ἂν δὲν μπορεῖς, μὲ δισταγμὸ καὶ προφυλάξεις
νὰ τὲς ἀκολουθεῖς. Κι ὅσο ἐμπροστὰ προβαίνεις,
τόσο ἐξεταστικὴ, προσεκτικὴ νὰ εἶσαι.

Crains les grandeurs, mon âme.
Et si tu ne peux surmonter tes ambitions
Suis-les avec scrupule et précaution.
Et plus tu avances
Plus tu dois être vigilante et attentive.

Constantin Cavafis

La vie n'est pas celle qu'on a vécue
Mais celle qu'on se souvient d'avoir
Vécue pour la raconter.

Gabriel García Márquez

À Michèle Ray

Théâtre des Champs-Élysées, mars 1955. Nous venons de donner dix représentations avec le Ballet de danse nationale grecque de Dora Stratou, auquel je participais comme danseur et comme assistant à la chorégraphie. C'est mon premier voyage en France, conclusion d'une tournée commencée à Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et Lausanne en Suisse. Mais ça, c'est une autre histoire. Ma vie en France commence véritablement le 5 octobre 1955. J'ai débarqué à 9 h 30 du matin à la gare de Lyon après un voyage de dix-huit heures en bateau du Pirée à Brindisi et de trente heures de train jusqu'à Paris. À 22 ans, les heures perdues ne comptent pas. Elles sont remplies d'espairs et de rêves. Quitter la Grèce à cette époque, pour moi, pour quelqu'un de mon milieu, ce n'était pas « mourir un peu », comme dit le poète, mais renaître. C'était fuir la misère, pas seulement la misère économique, dont on peut à la rigueur s'accommoder, mais l'autre, celle où tout espoir ou projet est impensable, la seule perspective autorisée étant celle de la survie au quotidien. Partir, c'était aller vers la lumière, vers l'accomplissement d'un rêve, même si ce rêve demeurait imprécis. En fait, le rêve c'était partir. Découvrir, apprendre, c'était le rêve dans le rêve.

À la descente du train, je suis saisi par l'immensité du hall et l'intensité des bruits dont l'écho, qui se répercute en continu, donne un sentiment d'exaltation et d'énergie. Me dirigeant vers la sortie, je me retrouve au bas de l'escalier du restaurant Le Train bleu dont la main courante aboutit à une tête de chimère. Dix ans plus tard je la filmerai dans mon premier long-métrage, *Compartiment tueurs*.

L'ami, plutôt la connaissance avec qui j'étais convenu deux mois auparavant qu'elle vienne me chercher, n'est pas là. Rencontré grâce à mon frère étudiant, cet ami, Stathis, était parti étudier le droit international en France. Arrivé avant moi, il avait loué une chambre que nous devons partager. Sa famille m'avait même chargé de lui apporter quelques affaires.

Stathis, donc, n'était pas à la gare. Mais j'avais son adresse. Notre adresse. Je la relisais, appuyé sur la chimère à tête de lion furieux : pont de Neuilly. Une fois sorti de la gare, la première image qui s'impose est celle des immeubles aux façades grisâtres, presque noires, sous une petite pluie sinistre et un ciel plombé. Puis vient la rumeur de la ville coupée par quelques coups de klaxons. L'ami n'est pas non plus dehors. Soudain, je suis pris de panique. Un frisson glacial me parcourt le dos et, avec lui, l'envie de faire demi-tour et de prendre le premier train pour Brindisi.

Ce frisson, ce saisissement, je l'ai souvent éprouvé. Il me renvoie toujours à cette phrase de mon père : « Tu fais face, tu te demandes pourquoi. » J'avais alors 6 ou 7 ans, un ivrogne dont on se moquait avec d'autres enfants s'était mis à me poursuivre. Je courais aussi vite que je pouvais mais je sentais son souffle se rapprocher et je l'imaginais se transformer en monstre à plusieurs têtes, prêtes à m'engloutir. À bout de souffle et en hurlant, je me trouve face à mon père. Je me précipite contre lui, mon visage enfoui contre son corps. Je

sens sa main sur ma tête et, le saisissement disparu, une onde de chaleur me parcourt alors que la voix de mon père tonne : « Disparais de notre vue ! »

Il me retourne pour que je voie l'ivrogne, devenu tout petit et misérable, s'éloigner. « Tu fais face, comme je t'ai appris pour les chiens, me dit-il doucement. Si tu te mets à tourner le dos et à fuir, ils te massacrent... » Ses mains me tenaient. Je sens toujours leur force.

Ce jour d'octobre 1955, j'ai quinze ans de plus et je suis à Paris, seul, sur le trottoir devant la gare de Lyon. De l'autre côté de la rue aux pavés crasseux, une station de taxis. Je saisis mon barda et je cours sous la pluie fine. Je glisse et me retrouve sur les pavés mouillés. L'humidité glacée traverse le fond de mon pantalon. À l'humiliation s'ajoute la perspective d'une énorme tache. Un chauffeur de taxi se précipite pour m'aider. En levant les yeux, je découvre, sur la façade de la gare, le bas-relief de deux fées, nymphes ou baigneuses, qui semblaient flotter, chacune sur un petit nuage. L'une avait le visage un peu masculin et sévère, la poitrine projetée en avant, le ventre courbe, les cuisses musclées ; l'autre, très féminine, au visage doux, au corps plein de *morbidezza*, comme disent les Italiens. L'image même de la Française telle que nous la rêvions, quand, jeunes lycéens, nous séchions les cours pour aller voir les films avec Françoise Arnoul. Vues de si loin, elles semblaient se donner l'une à l'autre ou à tous ceux qui les désiraient. *Des Parisiennes*, me suis-je dit. Pourtant, du pays d'où j'arrivais, nous étions habitués à voir des statues de femmes nues représentant des Fées, des Naiïades, des Océanides, des Nymphes. Mais ici, c'était Paris. Je les regardais subjugué, et déjà un peu plus optimiste. Dans *Compartiment tueurs*,

Jacques Perrin arrive à Paris après avoir fui sa province et fait la même découverte en prenant un taxi au même endroit.

« Où on va ? » me lance le chauffeur de taxi. « Au pont de Neuilly... » dis-je sans quitter des yeux les Parisiennes. Mon assurance le fait démarrer. Je gardais cette vision et j'en cherchais d'autres le long des façades qui défilaient pour combattre ma fatigue et mon pessimisme que je sentais revenir. Ces murs noirâtres que je découvrais... « C'est le Louvre... », me dit le chauffeur, se méprenant sur mon intérêt. C'était une façade morne, malgré ses dessins sculptés sur la pierre qu'on devinait sous la couche de suie. Tout à coup le chauffeur me demande : « Au pont de Neuilly, mais où ? Ce n'est pas une adresse ça... » Je cherche fébrilement l'enveloppe : « 162, avenue Charles-de-Gaulle. »

Dans ce quartier, les façades sont plus propres et le numéro 162 semble cossu et accueillant. Je sors timidement en demandant au chauffeur de bien vouloir m'attendre. Le grand portail en bois donne dans un couloir au sol brillant et s'ouvre sur une grande cour carrée. Si c'est ici, c'est vraiment bien, même si la chambre au dernier étage sans ascenseur est petite, comme me l'a écrit Stathis.

Une très jeune femme, au physique un peu ingrat – aucune ressemblance avec les Parisiennes de la gare de Lyon et encore moins avec Françoise Arnoul – éponge avec une serpillière les marches de la loge du concierge. Cherchant le mot juste, j'ai à peine le temps de lui dire « je cherche M. Stathis » qu'elle se retourne vivement, me regarde affolée et se précipite dans la loge où elle disparaît. J'entends un murmure précipité suivi par un tonitruant : « Quoi ? »

Un colosse apparaît, plus large que haut, au visage qui s'empourpre alors qu'en trois enjambées il traverse la loge et

se plante face à moi. Je recule, comme repoussé par son regard furieux qui me fixe. « C'est quoi ? » aboie-t-il d'une voix de fausset qui ne va pas du tout avec son physique, encore moins avec sa fureur. À peine le nom de Stathis est-il prononcé qu'il m'adresse une bordée de mots qui ne doivent être que des injures. J'en saisis quelques-unes : « salopard de merde... », « maquereau de Grec... ». Ce qui me laisse perplexe, *macro* voulant dire « long » en grec. J'étais bien en peine de comprendre le sens qui se dégageait de cette association.

Le geste accompagnant sa tirade me sort rapidement de ma confusion. Je pense qu'il va me frapper. Il m'indique surtout la sortie. C'est pire qu'une gifle. En reculant, je me cogne contre quelqu'un. Je sursaute. C'est le chauffeur de taxi. La bizarrerie de la situation et la tournure que prend l'affaire ont attiré son attention. J'ai compris plus tard qu'il avait eu pitié de moi. Il fait face au colosse qui, instantanément, baisse le ton de sa voix devenue aussitôt moins inquiétante et entame une longue explication en parlant à toute vitesse. Je comprends seulement « ce salaud de Grec... n'est plus là ». Il s'agit sans doute de Stathis. Le reste ne doit pas être chaleureux, ni pour lui ni pour moi, à en juger par les hochements de tête du chauffeur qui semble, lui, très bien comprendre. Saluant sans chaleur le colosse, il se retourne vers moi et me montre le taxi. Je le suis comme un automate. Sur mes talons le colosse se poste devant l'entrée de l'immeuble pour la bloquer. Enfin assis dans le taxi, je crois apercevoir la jeune fille qui nous regarde avec intérêt.

CHAPITRE 1

Paris

La voix du chauffeur me tire de mon état de sidération : « Qu'est-ce qu'on fait, où on va maintenant ? » Je prends enfin conscience de la situation. Le chauffeur me fixe, ennuyé, ne sachant sans doute pas comment se sortir d'une situation aussi inattendue. « Vous avez compris, votre ami n'est plus là, il a été renvoyé... » Ça, je l'avais compris. Je ne le laisse pas finir. La chambre étant libre, je peux la prendre seul et la payer. Je cherche à sortir du taxi pour faire cette proposition au colosse qui nous fixe toujours. « Si vous sortez, il vous frappera... c'est un ancien flic. » Je comprends le mot « frapper », pas celui de « flic », et reste tétanisé. Le chauffeur se penche vers moi. Il me parle lentement, avec des mots simples, comme on doit parler aux étrangers pour se faire entendre. Il devait en avoir l'habitude, à moins que ma tête ne l'ait inspiré.

Je finis par comprendre que Stathis a séduit la fille du concierge, déjà fiancée à un militaire. Un flirt qui a manifestement attenté à la vertu de la jeune promise. Mis à la porte, il est parti sans laisser d'adresse. La situation s'éclaircit. Elle est catastrophique. C'est alors que mon regard tombe sur le compteur. Il affiche une somme glaçante. Vaincu, je demande alors au chauffeur de me conduire dans un hôtel bon marché.

La pluie avait cessé. Nous roulions vers la place de l'Étoile mais la seule chose que je voyais, c'était la somme affichée qui augmentait inexorablement. J'étais arrivé à Paris avec 110 dollars, maximum permis par les douanes grecques, et une petite somme illégale en francs. Stathis m'avait expliqué que nous n'aurions pas de problème, qu'en attendant de régulariser mon statut d'étudiant et de pouvoir recevoir de l'argent, il m'en prêterait et que mes parents rembourseraient les siens. Il était par ailleurs convenu que mes parents prélèveraient sur mon compte en banque les montants nécessaires.

Après mes études secondaires, j'avais travaillé un peu plus de deux ans et économisé dans la perspective de partir, fuir serait le mot juste, pour commencer des études en France. En Grèce, en raison des engagements politiques de mon père pendant l'occupation allemande, j'étais exclu du système universitaire. J'ai donc travaillé comme garçon à tout faire dans une société de travaux publics. Travail stérile et monotone, sauf le samedi, jour de la paye que j'étais chargé d'apporter au chantier, ce qui me permettait de rêver pendant le trajet et de voir la mer.

Mon désir de faire des études entravé par l'impossibilité d'entrer à l'université désespérait mon père. Mais cette injustice stimulait son énergie et lui donnait toutes sortes d'idées et de démarches à entreprendre pour m'assurer un avenir. C'est ainsi que les ateliers de réparations des machines à écrire Olivetti l'avaient enthousiasmé. Le propriétaire lui avait assuré qu'il y aurait toujours des Olivetti à réparer par des techniciens expérimentés et bien payés.

L'atelier, situé au centre d'Athènes, ressemblait à un vaste couloir coincé entre un magasin de vêtements de luxe pour femmes et le grand cinéma Kronos où l'on jouait *Un Américain à Paris*. Dans l'atelier, six ou sept hommes assez âgés

devant leurs établis réparaient des machines à écrire, silencieux, concentrés comme des chirurgiens dans une salle d'opération. Sans préambule on m'a installé devant une machine à démonter entièrement. « Elle va être cannibalisée », m'a dit le chef. Je n'avais pas osé demander ce que ça voulait dire. « Tu dévisses les pièces et tu les mets dans des petits paniers. » Ces petits paniers semblaient me fixer, pas convaincus.

Mon père est parti satisfait de me voir déjà à la tâche. Au début, le désossage était amusant, facile aussi. Il est devenu monotone et sans la moindre surprise ou découverte. Une fois la machine démontée, je devais dégraisser, faire briller chaque pièce avec une sorte de white-spirit marron et puant qui semblait m'attendre à l'autre bout de l'établi.

Et la pause déjeuner a stoppé net ma relation avec Olivetti. Soulagement et sortie sur le trottoir devant le cinéma. Les photos du film avec Gene Kelly, Leslie Caron et Georges Guétary, leurs visages réjouis, heureux, entourés de danseurs, cet univers de couleurs et de beauté paradisiaque ont fait disparaître de mon esprit les touches de l'Olivetti et les petits paniers pleins.

J'étais plus particulièrement intéressé par les escarpins, les chaussettes blanches et les pantalons coupés court, au-dessus de l'astragale. Ils commençaient à être à la mode et étaient portés par ceux de mon âge qui en avaient les moyens. Succès garanti auprès des jeunes filles.

Bien des années plus tard, j'en parlais à Gene Kelly, assis à côté de lui lors d'un dîner pendant le Festival de Cannes où il présentait son film *Hollywood*. Il m'avait alors expliqué que pour lui ce n'était pas une mode, mais une coupe destinée à laisser voir son jeu de claquettes.

La caissière du cinéma, qui avait remarqué mon intérêt, ma fascination, m'a fait signe d'entrer. Je lui ai montré le prix des places. Trop cher. « La première séance est à moitié prix », m'a-t-elle souri. Je suis entré dans la salle obscure le temps du déjeuner. Le film avait commencé. Les photos de l'entrée devenues vivantes m'avaient happé, les couleurs, les décors, la musique, l'euphorie des personnages, leur optimisme qui s'épanchait sur l'écran m'ont envoûté. J'ai vu le film deux fois d'affilée. L'atelier avait perdu tout son sens.

Je suis rentré à la maison à pied, le « moitié prix » ayant épuisé mes économies. J'avais la tête pleine d'images de cette vie où tout était si facile, si parfait, si étonnant.

Mon père m'attendait. Il était passé me chercher à l'atelier. « Ils t'ont vu entrer dans le cinéma. » Ma mère m'a souri comme elle savait le faire pour me rassurer. « Nous trouverons mieux », a conclu mon père, sans perdre son air sombre et mécontent.

Plus tard, il m'a trouvé une place chez un marchand de tissus avec un meilleur salaire et l'espoir que j'apprenne un métier d'avenir. Contrairement à ma mère, il ne croyait pas possible que je puisse réaliser mon envie de poursuivre des études. Quant à partir à l'étranger, c'était pour lui une utopie totale. Le commerce de tissus lui paraissait plein d'avenir. « L'humanité aura toujours besoin de se couvrir. » Ma mère, paysanne presque analphabète, pensait que le seul avenir pour ses trois fils était de suivre des études. Je l'avais entendue dire à mon père, alors qu'elle pensait que je dormais : « Il n'y a pas d'espace pour lui, laisse-le économiser pour qu'il parte hors d'ici. »

Le « hors d'ici » constituait le rêve des jeunes Grecs et l'angoisse de leurs familles, il était aussi pour beaucoup le seul espoir. On partait pour gagner sa vie. Pour faire des